

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur-Propriétaire :

FIRMIN H. PROULX.

L'abonnement peut dater du 1er de chaque mois, ou commencer avec le 1er numéro de l'année. On ne s'abonne pas moins que pour un an. L'avis de discontinuation doit être donné par écrit, au Bureau du soussigné, UN MOIS avant l'expiration de l'année d'abonnement, et les arrérages alors devront avoir été payés; si non, l'abonnement sera censé continuer, malgré même le refus de la Gazette au Bureau de Poste. Tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi de correspondances doit être adressé à FIRMIN H. PROULX, Rédacteur-Propriétaire.



Gérant :

Hector A. Proulx.

Tout ce qui concerne les abonnements à la Gazette des Campagnes et les annonces à être publiées dans ce journal, doit être adressé à Hector A. Proulx, Gérant.

ANNONCES :

Première insertion.....10 centims par ligne
Deuxième insertion, etc..... 3 centims par ligne;
Pour annonce à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser tout particulièrement aux cultivateurs pour la vente de terres, instruments d'agriculture, etc., etc., trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

ABONNEMENT : }
SI PAR AN }

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première. Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT : }
SI PAR AN }

SOMMAIRE.

Réunion des membres de la " Société d'Industrie laitière de la Province de Québec ", dans une des salles de l'Assemblée Législative de Québec.—Assemblée des délégués des Cercles agricoles, au même endroit.

Nécrologie : Le Révérend M. François-Pilote, curé de St Augustin et membre du Conseil d'agriculture.

Sujets divers : Ce qu'il faut faire pour entrer dans la voie du progrès agricole (Extrait du *Canadien*).—Le fumier manque.—Tels fourrages, tels produits animaux.—Les graines, de foin.—Influence de la préparation des aliments.—Influence de la nourriture sur les animaux.—Influence du christianisme sur l'agriculture moderne.

Choses et autres : L'industrie laitière dans le comté de Chicoutimi.—Ouvriers non surveillés, argent perdu.—Des près—Le bétail.—Le progrès en agriculture.

Récettes : InscRIPTION transparente sur verre.—Nettoyage des toiles de couleur.

A nos lecteurs.—Une absence de quelques jours nous ayant empêché de publier la *Gazette des Campagnes* la semaine dernière, nous publions aujourd'hui un numéro double.

PRIERE A NOS ABONNES, RETARDAIRES DE PAYER AU PLUS TÔT, ce qu'ils nous doivent pour abonnement à la Gazette des Campagnes. Nous avons impérieusement besoin de ce qui nous est dû; et nous espérons que l'on mettra de l'empressement à s'acquitter d'une dette aussi minime pour chacun, qui pour nous représente une somme d'argent assez considérable. Ces retards ne peuvent être dus qu'à l'oubli; jamais nous ne voudrions croire qu'il y ait mauvaise volonté. Dans tous les cas, que chacun de nos abonnés se demande : **AI-JE PAYÉ MON ABONNEMENT A LA "GAZETTE DES CAMPAGNES?"** et nous sommes bien convaincu que dans le cas contraire on s'empressera de faire justice à notre juste demande au plus tôt.—*Nous attendons ! !*

Réunion des membres de la " Société d'Industrie laitière de la Province de Québec "

Jamais nous n'avons éprouvé autant de véritable satisfaction, jamais nous n'avons eu autant raison d'espérer dans l'avenir prospère de notre agriculture, qu'en assistant aux dernières séances de la " Société d'Industrie laitière de la Province de Québec ". En effet, quand on y a vu, par de remarquables discours, le Clergé et l'Etat réunis dans une même ambition; dans un même zèle à promouvoir les intérêts de la classe agricole, nous ne pouvions que grandement espérer dans l'avenir prospère de nos populations rurales.

N'en déplaise à notre ami M. l'abbé Gérin, nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que, sans être prophète de malheur, nous y avons vu tout en noir dans l'avenir prospère de notre agriculture; et cette sombreté qui nous empêchait de voir tout en rose n'était rien moins que la complète indifférence d'un trop grand nombre de cultivateurs à entrer vaillamment dans la voie du progrès agricole, laisser même la charue pour chercher dans un pays étranger le pain qu'ils auraient pu produire eux-mêmes sur le sol de la patrie.

Nous déplorons le mal, car il est pour nous l'objet de nos craintes pour l'avenir. Mais ce qui nous console, c'est qu'à côté du mal il y a le remède à la portée de tous. Le médecin de notre agriculture n'est certes pas sans espoir à ce sujet, car les prescriptions qu'il nous indique pour arriver à bien, chacun les possède, ou du moins peut les posséder sans trop d'efforts de sa part : *"Aimer l'agriculture, y mettre toute son intelligence, sa réflexion, sa bonne volonté, et sa fermeté, pour la faire progresser."* C'est tout, et c'est assez pour assurer l'aisance à la masse de nos cultivateurs, et à notre pays l'abondance et la richesse la plus enviable. Nous ne faisons pas de reproche à M. l'abbé Gérin de voir tout en rose, car dans sa paroisse, nous le

savons, il est entouré de cultivateurs qui aiment l'agriculture d'une affection sincère et qui savent accorder ses conseils avec la plus grande docilité, lorsqu'il leur dit : Travaillez, réfléchissez, cultivez, ramassez vos semences, conservez-les avec soin, et bénissez le Tout-Puissant, car il vous laisse dans la faible graine que vous récoltez un de ses dons les plus précieux : l'espérance.

Ce qu'un jeune curé de campagne a su réaliser pour l'avantage et le bien-être de ses paroissiens et ce qu'un grand nombre de prêtres avant lui ont su faire avec le plus grand dévouement pour assurer à notre pays sa richesse sur des bases solides, ne doit pas être seulement l'affaire de notre clergé, de nos gouvernants, mais de tous ceux qui vivent de la vie des champs, de la masse des cultivateurs qui doivent tonir à honneur de s'occuper de leurs propres affaires.

Il nous faut nécessairement ramener les bras vers la charrue ; et pour opérer ce mouvement patriotique nous avons besoin du concours de tous les hommes de bien, de tous les hommes de cœur. Tous ceux qui ont assisté aux séances de la " Société d'industrie laitière " la semaine dernière, dans une des Salles de l'Assemblée Législative à Québec, ont pu se convaincre que cet appui ne saurait nous manquer.

La présence de ceux qui peuvent aider efficacement à réaliser ce grand changement, à enrayer le mal funeste de la désertion de nos campagnes, nous est un sûr garant que nous réussirons.

Ces assemblées ont cela de précieux car elles réunissent les cœurs et les esprits ; elles rapprochent sur le même terrain ceux mêmes que la politique divise par leurs opinions. Pour notre part, nous avons largement profité des conseils qui nous ont été donnés, pour en faire notre profit et celui de nos lecteurs. C'est alors que nous nous sommes senti fortement appuyé dans cette propagande que nous devons poursuivre comme journaliste agricole. C'est alors surtout que nous avons éprouvé un sentiment d'orgueil à servir comme soldat dans cette noble milice de gens profondément dévoués à servir les intérêts de la classe agricole, avec le regret cependant de n'avoir pas encore assez fait en faveur d'une aussi belle cause.

C'est à ces sources du dévouement le plus pur que nous aimons à puiser nos inspirations pour nous fortifier davantage dans la lutte que nous avons à soutenir contre l'agriculture routinière ; c'est au contact d'hommes entièrement rompus dans la pratique agricole que nous aimons à nous instruire des choses de l'agriculture pour en faire profiter nos lecteurs.

Le journaliste agricole, pour remplir convenablement sa mission, pour être utile à la masse des cultivateurs, doit constamment étudier, observer tout ce qui se passe autour de lui au point de vue agricole, pour en tirer des enseignements pratiques qui peuvent être profitables à nos lecteurs. Pour notre part, malgré que nous soyons à l'œuvre depuis déjà un grand nombre d'années, nous devons avouer que nous avons encore beaucoup à apprendre de ceux qui dirigent notre agriculture, pour ne pas faire fausse route et induire les cultivateurs en erreur sur les moyens à prendre afin de tirer avantage de la culture du sol.

Dans le rôle que nous avons à remplir nous agissons avec la plus grande franchise et le plus entier désintéressement, ne prenant conseil que des hommes

que nous croyons profondément dévoués à la classe agricole, et nous tenant sur la réserve à l'égard de ceux qui paraissent avoir pour mobile l'agiotage agricole et qui portent la défiance parmi les cultivateurs.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en publiant un résumé des remarquables discours qui ont été prononcés dans le cours des séances de la " Société d'industrie laitière, " ainsi qu'un extrait de ses importantes délibérations.

Comme nos lecteurs le savent déjà, cette réunion a été tenue à Québec, dans une des salles de l'Assemblée Législative, le 14 et le 15 avril courant. L'Hon. M. Boucher de Labryère, orateur du Conseil Législatif, comme président de la " Société d'industrie laitière, " a inauguré ces séances par le discours suivant :

Messieurs,

Durant la dernière session de la législature la Société d'industrie laitière de cette Province, a tenu à Québec sa seconde convention annuelle. La députation a paru si satisfaite des conférences et des discussions qu'elle a entendues, que notre association a cru lui être agréable en convoquant de nouveau dans la capitale les amis de l'agriculture pour y traiter des intérêts si importants des produits de la laiterie.

Comme président, il me fait plaisir de constater que le nombre des membres de notre société s'accroît chaque année, à mesure que notre sphère d'action s'agrandit et que nos utiles travaux pénètrent chez le peuple.

La grande convention qui a été tenue à Saint Hyacinthe, en janvier dernier, a eu un succès marqué tant par le nombre de personnes qui sont venues des différentes parties de la province assister à cette réunion que par l'importance des discours qui y ont été prononcés.

Je n'ai aucun doute que les messieurs qui ont été demandés pour prendre la parole aujourd'hui sauront vivement vous intéresser au point que pas un de ceux qui m'écoutent ne voudrait se dispenser de devenir membre de notre société, et de verser sa modique contribution annuelle d'une piastre, pour encourager une des industries les plus essentielles à la prospérité de l'agriculture.

Les rapports que nous publions, chaque année, sont remplis d'informations précieuses, et celui qui sera distribué, durant cette session, ne le cède à aucun autre.

Notre société a marché de progrès en progrès depuis sa fondation ; elle a imprimé un mouvement salutaire à l'industrie fromagère ; elle a inculqué dans l'esprit d'un bon nombre d'agriculteurs des notions agricoles qu'ils ne possédaient point antérieurement. L'inspection des fabriques a eu pour effet de perfectionner la fabrication du beurre et du fromage ; cette inspection, l'an passé, a été plus efficace qu'auparavant, en étant plus générale, et j'ai lieu de croire qu'elle le sera davantage dans le cours de la prochaine saison.

Dans l'intérêt de notre province, le bureau de direction a fait des efforts pour permettre à nos fabricants de beurre et de fromage d'envoyer leurs produits à l'exposition coloniale de Londres. Il les a invités à envoyer des échantillons que la société fera inspecter, pour en faire un choix judicieux. Afin que

les fabricants ne soient exposés à aucune perte, le bureau a résolu d'acheter tous les échantillons de beurre et de fromage qu'on voudra bien lui expédier, sauf à revendre ceux qui ne seraient pas acceptés par l'inspecteur comme dignes de figurer à l'exposition.

Nous nous proposons de faire un envoi à Londres deux fois le mois, car le beurre et le fromage étant susceptibles de se détériorer assez promptement, on devra renouveler l'approvisionnement. Les articles exposés seront vendus au lieu de l'exposition, afin de permettre à notre association de rentrer dans ses déboursés.

Si les fabricants de beurre et de fromage veulent répondre à l'appel de notre société, j'ai la conviction que l'industrie laitière de la province de Québec sera dignement représentée en Angleterre.

Les exposants, comme je l'ai dit, n'encourront aucune perte d'argent et, par patriotisme, ils feront en sorte de détruire les préjugés qui existent en certains quartiers contre notre province que l'on représente quelquefois comme arriérée, tandis qu'elle marche, depuis quelques années surtout, dans la voie d'un progrès continu.

Il est important de convaincre le peuple d'Angleterre que notre pays est très propre à l'industrie laitière, et que notre climat n'est point un obstacle aux progrès agricoles. Nous avons de longs hivers, il est vrai, mais cet inconvénient apparent est racheté par d'autres avantages. Je n'en veux comme preuve que le témoignage d'un agronome distingué des États-Unis, le professeur Arnold qui, en 1884, devant un comité de la chambre des communes à Ottawa disait :

“ J'ai voyagé dans une grande partie du Canada, surtout dans la province d'Ontario, et j'ai été frappé des conditions très favorables qu'il présente pour une production non-seulement considérable, mais encore de qualité supérieure de beurre et de fromage. Votre climat est rigoureux mais d'autres circonstances rachètent ce désavantage. Nos étés sont un peu plus courts que ceux que l'on rencontre plus au sud, et vos hivers sont aussi un peu plus longs. Vous dépensez un peu plus pour votre bétail contre le froid, mais ceci est contrebalancé par l'avantage dont vous jouissez, d'avoir continuellement de bons pâturages pendant l'été. Si nous comparons au Canada la partie sud de la Pensylvanie et de l'Ohio, nous y observons une longue période de sécheresse entre le printemps et l'automne. Alors la production du lait chez les vaches diminue considérablement et ne se recouvre plus. Cette longue période de sécheresse est un désavantage sérieux pour notre industrie laitière, et nuit considérablement à la production du lait. En Canada vos étés sont plus courts, vos saisons sont plus humides parce que vous avez en été des pluies fréquentes et vous ne souffrez pas de cette longue durée de sécheresse qui nous est si nuisible, ce qui je crois fait plus que compenser la saison de pâturage plus prolongée dont nous jouissons. ”

Quant aux vaches laitières que possède notre pays, voici la réponse que faisait le même agronome, à la question de savoir quelles races de vaches étaient considérées comme les plus profitables pour l'industrie en général :

“ Il existe, disait M. Arnold, une grande diversité d'opinion à ce sujet. Si vous désirez connaître la

mienne, je vais vous la donner : je pense que les meilleures vaches pour l'industrie laitière en général sont les vaches ordinaires du pays. Et si vous voulez en savoir la raison, je puis vous l'expliquer. Le cultivateur ordinaire ne possède que des connaissances limitées touchant les soins qu'exige le bétail. Il n'est pas en état de prendre soin des races pur sang à cornes courtes (Shorthorns.) Si vous lui en confiez, ces races se détérioreront bientôt et reviendront à la condition du bétail ordinaire. La qualité extraordinaire que possède ces races pour la production de la viande est artificielle, c'est-à-dire, c'est un caractère acquis et qui se perd aisément.

“ Si les circonstances qui ont amené cette qualité sont supprimées, elle ne se conservera pas. Cessez le traitement qui a produit ce résultat, et la race retournera à sa condition primitive. La tendance qu'a cette race à retourner à son ancienne condition en quelques générations, s'applique également aux autres races. Prenez la race de Jersey qui a acquis des qualités extraordinaires pour la production du lait riche dans les conditions exceptionnelles où elle a été placée par suite d'un choix de croisements faits avec le plus grand soin pendant de longues années : si vous donnez à sa nourriture tout le soin et toute l'attention possible, cette capacité se continuera. Mais placez une vache de cette race dans les mains d'un cultivateur ordinaire, et elle reviendra bientôt à la condition d'une vache commune. Elle s'abaisse au niveau du traitement que lui donne le fermier, et ne peut s'élever au-dessus. Si notre fermier de capacité ordinaire traitait mieux son bétail, il l'améliorerait de suite. Il se trouve assez de bon sang dans le bétail que l'on rencontre communément dans ce pays, et un grand nombre de ces animaux sont excellents. Ils fournissent les meilleures vaches du monde si la race est améliorée par une nourriture abondante et un choix intelligent dans les croisements ; mais ces animaux sont aussi bons qu'ils peuvent l'être après les mauvais traitements et la pauvre nourriture que leur donne le cultivateur ordinaire, et il est inutile de lui mettre de meilleurs animaux entre les mains parce qu'ils rétrograderaient en peu de temps. ”

Cette opinion justifie la position prise par notre société pour la conservation et l'amélioration de la vache canadienne et nous osons croire que nos efforts tendront à réhabiliter, dans l'esprit de plusieurs, les qualités lactifères de notre *petite rougette*. Aussi profiterai-je de la circonstance pour offrir à l'honorable Premier ministre, les remerciements des membres de notre association pour avoir bien voulu leur confier la tâche agréable de tenir le livre de généalogie de la vache canadienne.

La discussion s'engagea ensuite sur différents détails concernant l'industrie laitière.

Il y eut une longue discussion quant à l'inspection officielle des fromageries et des beurrieres et sur l'importance de confier un double rôle aux inspecteurs de fromageries et beurrieres en leur donnant en même temps la mission de donner des conférences agricoles dans les campagnes.

M. J. C. Chapais a suggéré de publier les noms des manufacturiers de beurre et de fromage qui remportent des récompenses aux expositions et de distribuer des diplômes à ces industriels méritants.

La séance du soir a été très intéressante. Nous en empruntons le compte-rendu suivant au journal *Le Monde* :

M. J. de L. Taché, secrétaire de la " Société d'Industrie laitière " y a lu un remarquable travail sur " le commerce universel des produits laitiers, " ayant pour auteur M. Wm. Lynch.

M. Lynch a fait des recherches qui sont très précieuses pour ceux qui s'occupent de l'industrie laitière. Il donne, dans ce travail, un état comparé des importations et des exportations du pays pendant 15 ans.

C'est un travail qui dénote beaucoup d'érudition et qui demandait des connaissances spéciales acquises par une étude approfondie de la question. Il fait l'historique des exportations du beurre et du fromage. Il constate que nos exportations de beurre ont diminué et que nos exportations de fromage ont augmenté considérablement. Il prétend que la principale cause de la diminution des exportations du beurre provient de la qualité inférieure que nous produisons.

Il dit qu'en 1870, la consommation par tête aux Etats-Unis était de 4½ livres et en peu d'années elle est tombée à trois livres : mais le soin apportée à la fabrication a bientôt fait reprendre à cette industrie une marche ascendante.

M. Lynch prétend que le Canada se trouve dans des conditions exceptionnelles qui le favorisent grandement, parce que l'Angleterre nous offre des débouchés bien propres à servir nos intérêts.

Les marchands anglais recherchent notre fromage et il faut le leur rendre si agréable qu'ils ne puissent pas s'en passer. Nous pourrions lutter avantageusement avec les Etats Unis si nous continuons de fabriquer un fromage de première qualité. Il démontre le danger qu'il y aurait d'exporter du fromage d'une qualité inférieure et il laisse entrevoir les plus belles espérances, si nous produisons un article de première classe.

M. l'abbé D. Gérin, curé de St Justin, donna ensuite une éloquente conférence sur le rôle que le prêtre est appelé à jouer dans le mouvement agricole du pays. Je donnerai un court résumé de son discours, ce qui ne sera toutefois qu'une bien faible analyse de cette pièce d'éloquence.

Il commença par dire que lors de la formation de l'association laitière, il n'y avait qu'un seul prêtre qui en faisait partie et qu'aujourd'hui il y en a une quinzaine.

Il est à espérer que nous pourrions compter bientôt en tête de l'association la pourpre romaine. Le prêtre, dit-il, aime à se dévouer au progrès de cette industrie parce qu'il y a du bien à faire. Nous sommes attachés au sol, nous aimons l'agriculture, parce que la plupart d'entre nous viennent de la classe agricole.

Le travail de la terre a été imposé à l'homme même avant sa chute et Dieu, dans sa bonté, s'est montré indulgent envers l'homme après sa chute en lui laissant le privilège de cultiver la terre.

Le distingué conférencier démontre les services que le prêtre, le religieux a rendus à l'agriculture dans les siècles passés.

On a vu des religieux, des ecclésiastiques éminents faire des ouvrages savamment élaborés sur l'agriculture ; et de nos jours ne voit-on pas des membres les plus élevés dans la hiérarchie ecclésiastique travailler ardemment au progrès de l'agriculture et même prendre part aux concours agricoles.

La classe des cultivateurs s'est attachée au clergé et le clergé s'est attaché à la classe agricole. Le prêtre en se

montrant dévoué à l'agriculture, s'est montré l'ami du cultivateur. Le clergé n'a pas failli à son devoir. Est-ce que les deux hommes les plus dévoués à la cause de la colonisation ne sont pas deux prêtres : M. le curé Labelle et le Père Lacasse. Ils ont travaillé dans des champs différents, mais avec un égal succès.

Ces cercles agricoles qui font tant de bien au pays ont reçu l'encouragement du clergé. Le prêtre en fait partie, il les organise souvent et il cherche toujours à les faire progresser.

Il dit que le prêtre aime l'agriculture parce que c'est l'état qui fait le plus d'heureux sur la terre.

Pour celui qui sait apprécier l'agriculture, le cultivateur est un petit roi qui règne sur son domaine.

M. l'abbé Gérin démontra ensuite les rapports qu'il y a entre l'agriculture et la religion. Il dit que non-seulement le travail des champs est sain, mais encore qu'il réchauffe le cœur et élève l'âme.

L'état de cultivateur est considéré et honoré. On voit nos premiers hommes du pays faire leur occupation favorite de l'agriculture. Il cite l'honorable premier ministre de la province de Québec. L'honorable premier est médecin, il est vrai, mais avant tout il est agronome. Je suis certain, dit-il, que s'il avait à choisir entre la médecine et l'agriculture, il opterait pour la culture de la terre.

Il ajoute que dans notre pays, il y a des gens qui se font prophètes de malheur et qui voient tout en noir dans notre avenir. Eh bien, moi, je ne sais pas, dit-il, si je suis trop optimiste, mais je vois tout en rose et je crois avoir raison. Tant qu'on verra le cultivateur aimer son état et cultiver intelligemment, et tant qu'on verra des hommes de progrès travailler à la prospérité de l'agriculture, il n'y a pas à désespérer du pays.

Mais si un jour on devait reléguer le prêtre dans la sacristie, je demanderais de lui laisser au moins une porte dérobée, afin qu'il puisse sortir sur les terres pour aller donner quelques petits conseils à son ami le cultivateur.

Oui, nous aimons le cultivateur parce qu'il est la sève de la nation et qu'il est destiné à faire du peuple canadien un grand peuple.

Ce discours a été vivement applaudi. Le président de l'association félicita M. l'abbé Gérin, et il dit que le clergé a toujours été à la tête de tous les bons mouvements dans le pays.

C'est encore lui qu'on voit à la tête des cercles agricoles, de l'agriculture, de la colonisation et de tout ce qui est progrès. En travaillant à répandre parmi le peuple l'amour de l'agriculture et les connaissances agricoles, il accomplit une œuvre patriotique.

M. Barnard remercia aussi le savant conférencier qui, dit-il, a fondé un cercle agricole dans sa paroisse, a fondé une fabrique d'industrie laitière et qui possède la vache qui a eu le premier prix pendant deux ans.

M. Barnard engage les amis du progrès à travailler au succès de l'industrie laitière. Ce qui nous donne les plus belles espérances pour l'avenir, c'est que le clergé, les membres du parlement et les cultivateurs se donnent la main pour travailler d'un commun accord à propager des idées de progrès qui assureront la prospérité du pays.

Il dit que la production agricole s'élève à \$56,000,000 par année, mais que nous avons les moyens de doubler et même de tripler la production agricole, si chacun faisait son devoir.

Il regrette d'avoir à dire que l'industrie laitière est en souffrance actuellement. La production de cette année sera à peu près la moitié de celle de l'année précédente.

Il nous incombe le devoir de travailler au progrès de l'industrie agricole et à la diffusion des connaissances parmi le peuple. Il dit que l'industrie laitière sera l'ancre de salut de l'agriculture.

La Province de Québec a donc un grand rôle à jouer en développant l'industrie laitière. Il attire ensuite l'attention de l'assemblée sur l'importance des engrais. Il dit que la moitié des engrais se perd, en ne tirant pas partie de engrais liquides. Les urines sont la moitié de la valeur des engrais.

Tout cultivateur intelligent qui veut réaliser des bénéfices, peut arriver à bien faire, en repassant, en réfléchissant attentivement sur les leçons reçues au sein de semblables réunions. La Société d'industrie laitière ne peut manquer, de son côté, de faire des efforts pour stimuler le zèle, et cela en préconisant les bons procédés qui lui arrivent par les cultivateurs pratiques, procédés quelquefois inconnus aux meilleurs agriculteurs théoriciens.

LES CERCELES AGRICOLES.

Le lendemain, au même endroit et dans la même salle, il y eut réunion des délégués des cercles agricoles déjà établis ou à organiser. L'assemblée était nombreuse; grand nombre de prêtres, plusieurs honorables Conseillers législatifs et membres de l'Assemblée Législative avaient tenu à honneur d'y assister. Il fallait que l'objet de cette réunion touchât profondément aux intérêts du pays pour que l'Honorable Premier Ministre, M. Ross, ait bien voulu honorer de sa présence cette réunion et y prononcer un discours des plus encourageants pour l'avenir prospère des cercles agricoles et de l'agriculture en général, si nous mettons en pratique les précieux conseils qu'ils nous a donnés. Nous ne saurions mieux lui en témoigner notre reconnaissance qu'en entourant de notre protection l'œuvre des cercles agricoles qui nous permettrait d'entrer sûrement dans la voie du progrès et des améliorations agricoles que l'Honorable Premier ministre traquit à grands traits dans son remarquable discours.

M. Ed.-A. Barnard, directeur de l'agriculture, qui avait convoqué cette assemblée, fut prié d'agir comme président.

Après avoir expliqué le but des cercles agricoles, que tous nos lecteurs connaissent déjà, il proposa à la sanction des membres des cercles présents à l'assemblée un projet de constitution générale devant être soumis, après son adoption, à l'approbation de Nos Seigneurs les Evêques de cette Province, lors du prochain Concile de Québec.

Voici ce projet de constitution :

CERCELES ST-ISIDORE, LABOUREUR.

1. Les cercles agricoles, créés et à créer dans la province de Québec, seront connus sous le nom de Cercles *St-Isidore*, laboureur.

2. Chaque cercle est sous la direction immédiate du Curé de la paroisse.

3. Les cercles sont sous la protection spéciale du Sacré-Coeur de Jésus. Ils auront autant que possible oriflamme et insignes. Ils célébreront annuellement leur fête patronale le jour de la fête du Sacré-Coeur de Jésus, ou tout autre jour choisi par M. le curé de la paroisse.

Le but des cercles est de : (1) faire aimer l'agriculture et la rendre plus prospère; (2.) Bien remplir tous ses devoirs d'état; (3.) Combattre énergiquement le luxe et l'ivrognerie en pratiquant les vertus opposées; (4) Encourager la colonisation, et enrayer le plus possible l'émigration; (5.) Eviter les procès et les injustices; (6.) S'entre aider, pour le bien.

Chacun des cercles fera les règlements qui lui conviendront le mieux en ce qui regarde l'admission des membres, les réunions, etc. Mais il ne devrait pas y avoir moins d'une réunion par mois, et autant que possible, on devrait tenir un registre contenant le résumé des délibérations du cercle.

Il y aura chaque année un congrès des délégués du Cercle, dans le but d'aider davantage l'agriculture et de rendre les cercles plus prospères.—Ce congrès élira un président et un comité général chargés pendant l'année d'étudier tout spécialement ce qui sera de nature à faire prospérer davantage tous les cercles de la province.

Au moment où le Rév. M. Gérin faisait quelques observations quant au jour qui devait être choisi comme fête patronale des "Cercles St Isidore le laboureur," l'honorable Premier ministre faisait son entrée dans la salle, au milieu d'applaudissements de la part des assistants.

Appelé à adresser la parole, l'Hon. M. Ross fit un discours remarquable que nous aurions aimé à publier en entier dans la *Gazette des Campagnes*. Nous en empruntons le résumé suivant au correspondant parlementaire du journal *Le Monde* :

"Messieurs, j'ai été empêché par un malheur de famille d'être présent avant aujourd'hui à votre convention. Je le regrette d'autant plus que je porte un grand intérêt au progrès de l'industrie laitière."

"Je ne saurais vous exprimer toute la satisfaction que je ressens de voir tant de cultivateurs travailler au succès de cette industrie qui est la base du progrès de l'agriculture."

"Laissez-moi vous dire que l'agriculture n'a pas assez progressé dans le pays, parce qu'on n'a pas fait tout ce qu'on devait faire."

"Je prendrai occasion de cette circonstance pour vous exprimer toute mon opinion au sujet du progrès agricole. L'industrie laitière est une des principales sources de la prospérité de l'agriculture et de la richesse du pays, il n'y a pas de doute; nous devons travailler à la diffusion de cette science et au développement de cette industrie, mais il ne faut pas se borner à faire du beurre et du fromage, si nous ne voulons pas nous préparer d'amères déceptions. Toute importante que soit l'industrie laitière, elle ne saurait cependant suppléer aux autres branches d'industrie."

"Nous devons tirer tous les avantages possibles de l'industrie laitière, mais il y a d'autres points importants qu'il ne faut pas négliger."

L'intérêt que vous portez, messieurs, à cette industrie certainement rémunérative, ne doit pas vous empêcher de soigner le sol, de cultiver avec méthode, de former des cercles agricoles, de donner à la culture du foin l'importance qu'elle mérite et, ce qu'il y a de plus essentiel, l'engrais des terres,

“ Pour développer une branche particulière d'industrie, il ne faut pas laisser dépérir l'agriculture en général. Après avoir entouré de tous les soins possibles une seule branche d'un arbre, si on négligeait les autres branches, ou si on ne s'occupait pas à avoir soin du tronc on ferait du tort, n'est-ce pas, à l'arbre tout entier et on affecterait par là la branche qu'on aurait entouré de tant de soins.

“ Il en est de même de l'agriculture. Il ne suffit pas de travailler à la prospérité de l'industrie laitière, il faut aussi se mettre en état de bien cultiver la terre. Nous ne devons pas nous borner à cultiver comme on le faisait autrefois. Nous devons aussi savoir profiter de toutes les améliorations et du perfectionnement que le progrès a introduits dans la culture des champs.

“ Si vous vous contentez d'imiter ceux qui cultivaient machinalement et sans études, si vous ne faites que suivre la routine, vous êtes sûrs de ne jamais arriver au succès.

“ Pour bien cultiver, pour faire rendre à la terre tout ce qu'elle peut produire, il faut de l'étude, il faut de la réflexion et du calcul. Moi je dis que le cultivateur a encore plus besoin de penser que l'avocat même.

“ En effet, le cultivateur a besoin de réfléchir et de calculer pour faire chaque chose en son temps et à propos. Celui qui cultivera d'après une méthode raisonnée obtiendra, avec la moitié moins de travail, un résultat du double de celui qui ne calcule pas. Il serait très-important de faire comprendre cela aux cercles agricoles. Comme leur but est de promouvoir les intérêts de l'agriculture, leur mission sera bien plus efficace s'ils travaillent au développement de toutes les branches de l'industrie agricole. C'est ma manière de voir, et je crois qu'elle est partagée par ceux qui ont étudié les moyens les plus propres à assurer la prospérité du cultivateur.

“ Il ne faut pas s'arrêter à une seule branche de l'industrie agricole. Si vous négligez les autres, un bon jour le marché sera encombré par le produit que vous aurez cultivé presque à l'exclusion de tout autre. Cela amènera une baisse dans les prix et vous tomberez à plat.

“ Si au contraire, vous cultivez les autres branches d'industrie agricole et que l'une vienne à manquer, vous pouvez vous appuyer sur les autres, tout comme vous pouvez vous appuyer sur une jambe si l'autre vous fait défaut.

“ On vous a fait connaître hier, les progrès que l'industrie laitière a faits sous l'impulsion que lui a donnée l'association que vous formez; je puis vous dire que dans cette association on travaille avec calcul et intelligence.

“ Le directeur de l'agriculture, M. Barnard, a dû vous donner de bons conseils et il ne vous reste maintenant qu'à les mettre en pratique.

“ C'est avec beaucoup de plaisir que je vois ici un grand nombre de membres du clergé. La présence de MM. les curés de plusieurs paroisses est la preuve la plus évidente du grand intérêt qu'ils portent à l'agriculture; et ils y mettent tout le zèle, le dévouement et le patriotisme qu'ils savent mettre dans le bien qu'ils font.

“ M. l'abbé Gérin a dû vous dire des choses excessivement intéressantes, et M. l'abbé Garon, qui vient de vous adresser la parole nous a démontré combien on peut rendre l'agriculture plus rémunérative en cultivant avec intelligence.

“ Le mouvement qui se produit pour promouvoir les intérêts de la classe agricole est de nature à nous donner les plus grandes espérances pour l'avenir de l'agriculture et la prospérité de la province.

“ Je puis vous prédire dès aujourd'hui que les bonnes théories que vous vous proposez de mettre en pratique auront d'excellents résultats. Si vous voulez mettre la main à la roue, vous la ferez marcher rapidement dans la voie du progrès.

“ L'honorable premier ministre parla ensuite des écoles d'agriculture, du bien qu'elles font et de celui qu'elles feraient si la classe agricole savait en profiter. Lors même, continue l'honorable premier, qu'on établirait des écoles d'agriculture partout, si le cultivateur ne veut pas en profiter en y envoyant ses enfants, on ruinerait le trésor public sans profit pour la classe agricole et sans utilité pour le pays. Le gouvernement a le droit et même le devoir de s'assurer si les cultivateurs savent profiter de l'argent qu'on dépense pour eux.

“ Je suis en faveur de l'établissement de ces écoles qui sont destinées à former de bons cultivateurs. Ces institutions ont une belle mission: celle d'instruire le jeune homme, de lui enseigner la manière de cultiver avec profit. Le gouvernement paie déjà une jolie somme pour ces écoles et je regrette de dire que le nombre de ceux qui en profitent est bien restreint. Je constate avec regret que les écoles d'agriculture n'ont pas le quart des élèves qu'elles devraient avoir.

“ Nous devons travailler, messieurs, à faire comprendre à la classe agricole les avantages qu'elles peuvent retirer de ces écoles. Que de fois n'ai-je pas dit aux cultivateurs: c'est dans votre intérêt et dans l'intérêt du pays que ces écoles sont établies, de grâce, profitez-en donc.

“ L'apathie des classes agricoles pour s'instruire est regrettable. Les cultivateurs devraient envoyer leurs enfants aux écoles d'agriculture, afin qu'ils puissent profiter des leçons qui se donnent pour eux, dans le but d'améliorer l'agriculture et d'augmenter la production.

“ On doit attacher d'autant plus d'importance à bien cultiver que l'agriculture est la principale source des revenus de la province de Québec. C'est pour ainsi dire le seul élément solide sur lequel on puisse compter.

“ Les classes agricoles doivent le comprendre et se mettre en état de pouvoir bénéficier de tous les avantages attachés à leur condition sociale. Nous serons impuissants à faire progresser l'agriculture si le cultivateur n'y met pas de la bonne volonté.

“ Un moyen très-efficace d'imprimer à l'agriculture un nouveau mouvement de progrès, c'est l'amélioration des races d'animaux. Mais sur ce point, je ne sais pas si je serai d'accord avec tout le monde. Encore sur ce sujet, j'ai mes idées particulières et il me semble que l'expérience me donne raison.

“ Il y a différentes races d'animaux, surtout en ce qui concerne les bêtes à cornes, et elles ne donnent pas toutes les mêmes avantages. Je crois qu'il vaut mieux élever des animaux propres à l'industrie laitière plutôt que des animaux de boucherie.

“ Il y a un autre point important sur lequel on fait parfois erreur. Il y en a qui pour améliorer la races des bêtes à cornes les importent de l'étranger. Mais moi, je crois qu'on n'a pas besoin de sortir du pays pour trouver des bonnes races. D'après les observations que j'ai faites et l'expérience que j'ai acquise, je suis arrivé à la conclusion que la vache canadienne est encore la meilleure vache laitière que nous puissions avoir.

“ Si on n'a pas besoin de l'importation pour avoir une bonne vache, cela ne veut pas dire qu'on ne doit pas travailler à conserver et à améliorer les races. Il faut savoir faire

un choix judicieux, en élevant le veaux qui descendent d'une bonne race. Il faut de plus y ajouter un bon pâturage l'été, une nourriture suffisante et beaucoup de soin l'hiver. En agissant de la sorte, vous êtes sûrs d'avoir des vaches qui vous seront très profitables.

"Mais parce qu'il n'est pas nécessaire d'importer des bêtes à cornes, ce n'est pas à dire pour cela qu'il ne faille pas importer d'autres animaux. Non, il ne faut pas pousser l'orgueil national trop loin. Nous pouvons importer le mouton et le cochon et même nous devons le faire. S'il fallait s'en tenir aux petits cochons minces que nous voyons si souvent dans nos campagnes, nous n'aurions pas raison de nous en féliciter.

"Je pourrais dire la même chose de nos chevaux, bien que nous avons une des meilleures races, mais elle a dégénéré faute de soins.

"Dans mon dernier voyage que j'ai fait en Europe, je suis allé en France et j'ai visité un établissement où il n'y avait pas moins de trois cents étalons. J'ai vu là les plus beaux chevaux qu'il soit possible de voir. J'ai remarqué deux races qui, selon moi, nous conviendraient parfaitement : c'est la race percheronne et la race normande. Les percherons que nous avons ici ne nous donnent pas une idée des percherons que j'ai vus en France. Nous n'avons certainement pas été heureux dans nos importations.

"Ceux qui ne sont pas décidés de donner à leurs chevaux tous les soins voulus, feront mieux de se procurer des percherons ; comme ils sont plus gros que les autres, lors même qu'ils seraient négligés, il leur resterait toujours une certaine valeur.

"Mais ceux qui veulent donner aux chevaux les soins qu'ils requièrent auront plus de profits d'élever le cheval normand parce qu'il est très beau de forme et qu'il se vendra très cher.

"Le cultivateur a tout intérêt à élever une belle race chevaline. Au lieu d'élever un poulain qu'il vendra \$80 il en aura un qu'il vendrait facilement de \$200 à \$300, et sans qu'il lui coûte plus cher pour l'élever.

"Il y a bien des cultivateurs qui s'imposeraient de grands sacrifices pour gagner quatre à cinq cents piastres dans une année. On peut ainsi arriver au même résultat et sans difficulté, en élevant une couple de poulains provenant de ces belles races.

"Je dois vous dire que le Gouvernement serait disposé à encourager l'importation de ces races de chevaux, s'il a l'approbation de la législature. (Applaudissements prolongés.)"

Après ce discours qui fut souvent et chaleureusement applaudi, une discussion s'éleva au sujet de l'organisation des cercles. Les RR. MM. Garon curé de St Sébastien, F.-X. Méthot, curé de St Eugène, M. le curé Gérin, l'Hon. M. Louis Beaubien, MM. Beauchamp, Barnard, Chapais et Dallaire prirent part à cette discussion très intéressante qui se termina par l'adoption d'une motion dont voici la teneur :

L'hon. M. Beaubien, secondé par le Révérend M. Méthot, propose que le Gouvernement soit prié de consacrer une petite partie de l'excédant restant en caisse chaque année sur l'octroi destiné aux sociétés d'agriculture, pour venir en aide aux cercles agricoles qui auront souscrit au moins \$25, en leur donnant le double du montant de leur souscription, pour favoriser une exposition de paroisse ou un concours de terres bien tenues dans chaque paroisse où il y a un cercle agricole.

La motion est adoptée unanimement. L'honorable M. Beaubien, et MM. Casavant, Beauchamp et Bernatchez, M. P. P., veulent bien se charger de la proposer et de l'appuyer auprès de l'honorable premier ministre et de la Législature.

Il est nommé *instantanément* un bureau de direction des cercles agricoles ayant pour président le Rév. M. Samuel Garon Ptre, curé de St-Sébastien d'Aylmer, et pour membres tous les présidents des cercles existants. Le Rév. M. Garon est chargé de présenter au prochain concile provincial de NN. SS. les Evêques de la province qui doit se tenir en mai, la constitution des cercles pour approbation, et la présente convention est dissoute.

M. Barnard, qui a été nommé secrétaire du bureau de direction, servira d'intermédiaire entre les divers cercles. Il met le *Journal d'agriculture* à la disposition de tous les cercles pour la publication de leurs rapports et pour aider leur progrès, en général.

Malgré tout l'intérêt qu'on a su donner à cette réunion, nous regrettons qu'elle ait été d'une aussi courte durée. La journée entière eut pu être avantageusement consacrée à la discussion sur des faits importants qui ont été dans les journaux l'objet d'une longue polémique, et qui ont pu jeter du louche sur la véritable mission des cercles agricoles. Pour notre part, nous étions préparé à donner quelques explications, à jeter un peu de lumière sur la manière dont nous envisageons les cercles agricoles qui doivent être des associations de pur désintéressement et d'un véritable dévouement à la cause agricole. M. Barnard ayant limité la discussion à quelques heures seulement, à l'ouverture même de la séance, nous avons été empêché de donner notre manière de voir à ce sujet, et nous ne sommes pas le seul. Nous le regrettons, car c'était alors le temps de dissiper les nuages qui peuvent entraver l'organisation des cercles agricoles qui doit être l'affaire de tous ceux qui ont véritablement à cœur le progrès agricole dans notre pays.

Nécrologie.

Révérend M. François Pilote; Curé de St Augustin.

Encore un vide dans les rangs de notre clergé Canadien ; encore un deuil profond et douloureux pour les amis de l'agriculture qui se sentent privés de leur plus ferme appui, d'un prêtre dévoué à qui la Divine Providence avait confié une double mission comme bienfaiteur de la jeunesse et de l'agriculture. Lundi, le 5 avril courant la mort a ravi à la paroisse de St Augustin dont il était le curé depuis 1870, ce saint pasteur, ce zélé promoteur du progrès agricole dans notre pays.

M. Pilote, natif de St Antoine de Tilly, fit ses études au Séminaire de Québec, et il fut fait prêtre le 9 août 1835, puis envoyé la même année au Séminaire de Nicolet où il occupa la charge d'assistant directeur et professeur de théologie. En 1836, il fut nommé vicairo à la Rivière-Quelle.

Le 27 décembre de cette même année, M. Pilote devint directeur-adjoint et professeur de théologie au Collège de Ste-Anne. Le 12 février 1838, trois jours après la mort de M. Painchaud fondateur de cette institution, M. Pilote

fut nommé directeur. Durant l'année 1838-39, il fut directeur et procureur à la fois jusqu'à 1842-43.

En 1847-48, le Rév. M. J.-C. Cloutier ayant été nommé directeur, M. Pilote retint la charge de procureur qu'il occupa jusqu'à 1849-50. En 1852-53 il devint vice-supérieur. De 1853 à 1859, il occupa la charge de supérieur et dans l'intervalle celle de procureur à la fois.

En 1859, M. Pilote fondait une école d'agriculture afin d'inspirer aux jeunes gens cet amour de la vie rurale dans laquelle on trouve le calme, le bonheur, l'indépendance, la liberté, le bien-être, toutes choses qui peuvent être envisagées comme les biens les plus précieux, surtout à l'époque d'agitation où nous vivons.

M. Pilote entreprit cette grande œuvre d'émancipation intellectuelle avec ce courage, avec cette persévérance, avec cette ferveur que ses amis ont toujours reconnus en lui.

M. Pilote a toujours pensé que c'était par l'agriculture bien comprise, que l'on pouvait relever le niveau moral des populations et améliorer leur condition matérielle.

Pour donner à l'enseignement agricole un soutien, M. Pilote a compris qu'il fallait y annexer une ferme-modèle d'une assez grande étendue et il fit l'acquisition de plusieurs fermes dans le voisinage du Collège, afin que les élèves pussent contrôler la théorie par la pratique.

Une semblable entreprise était laborieuse, surtout dans les commencements, mais M. Pilote ne s'est jamais laissé vaincre par les difficultés; son ambition était de donner au pays des hommes dévoués au grand et noble service de la régénération du pays par l'agriculture.

Pour consolider davantage son œuvre de la fondation d'une école d'agriculture et d'une ferme modèle attachée à cette école, ou plutôt pour en faire apprécier davantage son utilité par la masse des cultivateurs, il fallait à M. Pilote un journal d'agriculture particulièrement dévoué à ces deux nouvelles institutions; et c'est sur nous que M. Pilote a porté son choix dans l'accomplissement d'une œuvre aussi patriotique, dans le maintien de la *Gazette des Campagnes* dont ce prêtre vénéré doit être considéré à juste titre le fondateur, puisque nous n'étions alors que l'instrument matériel qui devait donner la vie à ce journal.

" Nous disions dans une circonstance solennelle, le jour de la célébration des noces d'or de ce vénérable prêtre : "

..... " Depuis vingt trois ans, je suis en dette de reconnaissance envers vous, d'abord parce que vous êtes le fondateur de la *Gazette des Campagnes*; ensuite, et surtout, parce que c'est vous qui, par vos encouragements et vos précieux conseils, avez su inculquer dans mon cœur, cette persévérance et ce dévouement, je dois dire le mot, si nécessaires pour soutenir cette belle et grande cause, que vous aviez fait vôtre " *Etre utile aux cultivateurs!* " Je sais aussi que le dévouement était chose facile à votre cause. — c'était là l'unique mobile de toutes vos œuvres et il résume votre vie toute entière.

" Il y a plus de vingt trois ans, alors que j'étais ouvrier, vous m'avez enlevé d'un atelier typographique, de ma casse, pour faire de moi l'instrument d'une importante mission : être utile à la classe agricole; et aujourd'hui, sans crainte, je me présente devant vous, parce que vous n'avez cessé de me donner la certitude que jusqu'à ce jour, j'ai fidèlement accompli la mission si honorable et si patriotique que vous m'avez confiée. Grâce vous en soit rendue, car c'est à vous que je dois l'heureux privilège de servir les intérêts des cultivateurs comme propriétaire-rédacteur de la *Gazette des Campagnes*.

Il y a deux ans, nous informions M. Pilote, que nous voulions cesser de publier la *Gazette des Campagnes*: les circonstances nous y obligeaient. Un seul mot de sa part a alors relevé notre courage abattu : " *Que dira-t-on de vous sur toute la ligne!* " nous écrivait-il. Cela a suffi pour nous faire comprendre qu'il nous avait placé la sentinelle des intérêts agricoles, et que nous ne devions pas désertier ce poste d'honneur que nous occupions.

Résumons cette trop courte nécrologie par les remarquables paroles de l'Hon. Premier ministre de la Province de Québec, M. Ross, à l'adresse de M. Pilote, dans une lettre en date du 12 août 1885 :

..... " Que d'intelligences, éclairées et dirigées par vous ont bénéficié elles-mêmes, puis transmis à d'autres qui les transmettent à leur tour, des enseignements tombés de votre bouche ou contenus dans les écrits de vos veilles laborieuses! Comme prêtre, votre nom est intimement lié à l'histoire de bien des âmes; comme prêtre encore et comme citoyen, il est lié à l'histoire de l'éducation, et spécialement de l'enseignement de l'agriculture, dans la province de Québec. Vous laisserez dans votre belle paroisse de St-Augustin, comme vous avez laissé dans Ste-Anne, des monuments qui compteront aux générations de l'avenir vos œuvres de prédilection et toute votre carrière si bien remplie..... "

Les funérailles du révérend Monsieur François Pilote ont eu lieu jeudi le 8 avril, à Sant Augustin, au milieu d'un grand concours de membres du clergé et de fidèles de cette paroisse et des paroisses environnantes.

Le Révérend M. Chs Trudelle, supérieur du collège de Ste-Anne, a fait la levée du corps.

Le Révérend M. Hamel recteur de l'Université Laval et supérieur du Séminaire de Québec, célébra l'office divin, assisté comme diacre et sous-diacre et par les révérends MM. Guy, curé du Sacré-Cœur de Jésus, et A. Michaud, vicaire Saint Roch.

Son Eminence le cardinal Taschereau prononça l'oraison funèbre en termes pathétiques. Son Eminence chanta ensuite l'absoute, ayant à sa droite le Rév. M. Trudelle, et à sa gauche le Rév. M. Plamondon desservant de l'Eglise du faubourg Saint Jean.

Les porteurs des coins du poêle étaient les Révérends MM. Rousseau, curé de la Pointe aux Trembles; Beaudry, curé de Charlebourg; Sasseville, curé de Ste Foye, et l'afard, curé de Saint Joseph de Lévis.

Outre les membres du clergé déjà nommés, il y avait au chœur: les révérends MM. Faucher curé de l'Ancienne Lorette; Cinq-Mars, curé de Notre Dame de Portneuf; Casault, curé de Saint Alban; Casgrain, curé de Sainte Catherine; Jovin, curé de Saint Luc de Sherbrooke; Giroux curé de Saint Ambroise; Beaudet, du Cap Rouge; Labrecque, vicaire de l'Ancienne Lorette; Dionne, vicaire au Cap Santé; Valin, vicaire de la Rivière du Loup; Thiboutot, vicaire de St Augustin; East, ecclésiastique du collège de Lévis.

M. l'abbé Garneau, de l'archevêché remplissait les fonctions de maître des cérémonies.

M. Roy, organiste de Saint Roch présidait à l'orgue, MM. Martel, Belleau et Delisle ont chanté des cantiques appropriés à la lugubre circonstance.

Le colonel Rhodes et M. J. A. Langlais avaient envoyé des couronnes.

Les restes du très regretté défunt ont été inhumés dans l'Eglise de Saint Augustin.

Influence des mauvais chemins sur l'hygiène des animaux domestiques qui les fréquentent.

Si la bonne nourriture, les bons soins, les habitations salubres, etc., ont de l'influence sur la santé des bestiaux, le bon état des chemins peut aussi contribuer à les entretenir dans un état satisfaisant de santé.

Dans un dialogue sous le titre : *l'agriculture ne paie pas*, nous avons démontré, combien à l'égard de nos animaux, une simple négligence dans les moindres détails sur les opérations à poursuivre dans une ferme, pouvait occasionner des pertes considérables, souvent même irrémédiables. Il est un autre détail auquel nous n'attachons pas assez d'importance : c'est celui du bon entretien de nos chemins publics. Il est vraiment pénible de voir, dans un trop grand nombre de paroisses l'état déplorable de nos chemins qui sont une cause constante de maladies non seulement pour les chevaux, mais aussi pour les bêtes à cornes qui ont à les parcourir.

Dans nos villes il y a des sociétés protectrices à l'égard de nos animaux domestiques, et vous avouerez, amis lecteurs qu'il en faudrait aussi dans nos campagnes. Nous conseillons donc aux membres de nos cercles agricoles à se mettre à la tête du mouvement pour empêcher que nos animaux ne soient maltraités non seulement par le fouet, le manque de nourriture, mais aussi par le mauvais état de nos chemins, et c'est sur ce point que nous voulons aujourd'hui attirer votre attention.

Généralement nos chemins publics sont dans un très-mauvais état, ils sont en plusieurs endroits presque impraticables : c'est avec la plus grande peine que les animaux, avec de légères charges, peuvent les parcourir ; ils s'enfoncent dans la boue souvent jusqu'au ventre. Ces pauvres bêtes font des efforts puissants pour tirer leur charge des profondes ornières et des fondrières qu'elles rencontrent à chaque pas : elles sont constamment exposées à s'abattre et à se blesser grièvement, ce qui malheureusement arrive souvent. Enfin, quand elles sont parvenues à s'en retirer, ce qui n'a jamais lieu sans qu'elles aient reçu de nombreux coups de fouet, d'aiguillon, même de bâton, ces malheureuses bêtes sont mouillées par la sueur ainsi que par l'eau boueuse de ces cloaques, et il faut pourtant que, dans ce triste état, elles continuent leur route. Il arrive trop souvent que les conducteurs, surtout quand ce ne sont pas les maîtres, s'arrêtent en chemin pour se rafraîchir et laisser souffler les chevaux qui sont dans un aussi triste état ; là, ces malheureux compagnons de nos travaux sont exposés à toutes les intempéries qui peuvent être des causes de maladies graves et souvent mortelles pour eux.

L'état de malpropreté de ces bêtes nécessiterait, on rentrant à l'écurie, un bon pansage pour nettoyer la peau de toutes les saletés qui la recouvrent et en bouchent les pores, puis les couvrir avec une couverture de laine : c'est ce qu'on ne fait pas le plus souvent, et ce qui, cependant, serait très-essentiel ; on comprendra sans peine que l'oubli de ces soins peut être la cause de maladies graves.

Non-seulement ces mauvais chemins peuvent nuire à la santé des bêtes de harnais, mais ils sont aussi très-préjudiciables aux vaches qui les parcourent pour

se rendre de la basse-cour aux pâturages ; leurs mamelles sont mouillées et couvertes de toutes les immondices qu'on y rencontre, ce qui irrite et détermine des engorgements, et par suite l'oblitération d'un ou de plusieurs trayons ; quelquefois aussi ces trayons sont couverts de gerçures qui rendent la traite très-douloureuse et difficile ; le sang qui s'en écoule gêne le lait. Plusieurs vaches ne sont difficiles à traire que parce qu'elles ont enduré des douleurs aux mamelles qui, jointes aux mauvais traitements, en ont fait des bêtes méchantes et même dangereuses. Si ces mauvais chemins sont très-nuisibles à la santé des animaux domestiques qui les parcourent, ils exposent ceux qui les conduisent à de fréquents et graves accidents.

Les voitures, les harnais se pourrissent et se cassent ; ils ont une durée moins longue, ce qui est une dépense considérable pour le cultivateur. Ainsi cette voiture qui pourrait durer dix ans, n'en durera que quatre ou cinq ; il en est de même des harnais : cet état d'humidité ramollit la corne des pieds, et les fers sont moins solides. Encore un surcroît de dépense, sans parler des crevasses, des pâturages, etc., etc.

Que les membres de nos cercles agricoles soient d'une vigilance extrême pour ce qui regarde le bon entretien de nos chemins. Qu'ils amènent les cultivateurs indifférents à réfléchir aux pertes et aux dangers que peuvent leur occasionner les mauvais chemins, et ces derniers ne tarderont pas à se convaincre que leur bon entretien est une des conditions de prospérité rurale ; ils y consacreront alors chaque année un certain nombre de journées à la réparation de leurs chemins, et ils n'auront plus besoin de doubler leurs attelages pour les parcourir : les voitures, les harnais et la ferrure auront une plus longue durée ; ils économiseront de l'argent et du temps, choses si précieuses en agriculture.

Agriculture.

Sous ce titre nous lisons dans le *Canadien* :

Nous n'aurions pas raison de nous plaindre beaucoup des temps de malaise que nous traversons, si les misères et les tribulations qui les accompagnent pouvaient faire prendre à nos populations en général, des habitudes de véritable économie ; et, à nos cultivateurs en particulier, la résolution de changer de tactique dans l'exploitation de leurs fermes. Plus de revenus avec moins de dépenses. Ce point gagné par chacun, nous serions en mesure de réparer rapidement les torts que nous causent la dépression des affaires et de nous prémunir contre de nouveaux dangers.

Il est inutile de se demander s'il est possible de réaliser une telle idée de progrès. La tâche ne présente pas de difficultés sérieuses. Il suffirait, suivant nous, de se rendre bien compte de la situation et d'avoir le ferme vouloir de l'améliorer.

En ce qui concerne l'agriculture, il existe une foule de moyens, propres à diminuer dans une large proportion, les frais de production. Pourquoi ne pas recourir à ces moyens, comme on le fait ailleurs ?

Nous concevons qu'il ne serait pas sage d'accepter toutes les innovations, toutes les méthodes nouvelles, sans attendre la sanction de l'expérience, mais, combien de pratiques déjà anciennes ou recommandées

par nos meilleurs agriculteurs, ne pourrait-on pas adopter avec avantage! Combien de procédés, qui une bonne fois utilisés, permettraient de joindre les deux bouts dans des circonstances comme celles que nous déplorons aujourd'hui, ou nous mettraient en état de lutter victorieusement avec les autres pays, avec les autres provinces, sur les grands marchés ouverts à nos produits!

Il faut pourtant que l'amélioration tant désirée s'accomplisse un jour ou l'autre, ou nous devons nous résigner à ne plus revoir, pour notre agriculture, les jours de prospérité d'autrefois.

Rien, dans nos cultures, n'est plus négligé que le pâturage. Pourtant il y a là une véritable source de richesse. C'est en ayant la moitié de nos terres en pâturages permanents que l'Angleterre peut maintenir son industrie agricole.—Au lieu de laisser à la nature seule le soin de nourrir les animaux pendant l'été, au lieu de laisser de grands champs pour ainsi dire improductifs, ne vaudrait-il pas mieux semer des graines de fourrage et entretenir plus de bêtes sur un terrain moins grand?

Le fumier manque.

“ Le fumier manque pour engraisser nos terres! ”
—Voilà ce que disent ceux qui se plaignent que l'agriculture ne paie pas.

C'est vrai, et en voyant la manière dont ils soignent leur fumier, nous n'en sommes pas surpris. Le fumier se fait la plupart du temps en dehors des écuries, exposé à la neige, à la pluie et au soleil. Toutes les eaux du purin, c'est-à-dire le meilleur de l'engrais, sont en général perdues.

Pourquoi, demanderons nous à ces cultivateurs, après avoir répandu votre fumier sur vos terres, le laissez-vous si longtemps exposé aux intempéries de l'air, sans l'enterrer. En avez-vous donc trop, où êtes-vous trop riches pour laisser ainsi évaporer une partie de vos revenus?

Quand donc pourrez-vous montrer avec orgueil, sur vos fermes, ces énormes tas de fumiers considérés, à juste titre comme le trésor de la ferme.

Il est bientôt temps d'y réfléchir! Vous ne voulez pas suivre les progrès de l'agriculture, et cependant ce ne sera que lorsque le fumier sera bien fait, bien soigné et bien employé, qu'il ne manquera plus.

Tels fourrages, tels produits animaux.

Entre les animaux et les plantes dont ils se nourrissent, il y a solidarité parfaite, en ce sens que le point de départ du circuit de la matière organisée, c'est la plante, la plante qui puise dans l'air et le sol les éléments de sa constitution chimique, et qui, passant à son tour dans l'organisme animal, y prend deux destinations.—l'une où elle est fixée et transformée pour plus ou moins longtemps en matière animale.—l'autre où elle est exhalée, expulsée sous forme principale de déjections servant d'engrais pour se retransformer en récoltes végétales, puis en matières animales. Et c'est ainsi que, dans ce mouvement perpétuel de la matière, rien ne se crée, rien ne se perd, tout se déplace et se transforme. Tant il est vrai que, dans l'harmonie générale du monde physique, tout est

ordonné pour que la part prélevée sur les aliments au profit des déjections fertilisantes, c'est-à-dire des engrais, soit beaucoup plus considérable que la part transformée directement en matière animale, et pour que, conséquemment, toutes facilités soient données à l'agriculture, dans son œuvre de restitution au sol sans cesse épuisé par les récoltes. Tant il est vrai que la plante, grâce à son privilège de s'assimiler les substances minérales à sa convenance, sert de trait-d'union entre le règne minéral qui l'alimente, et le règne animal qu'elle alimente à son tour. C'est donc à son droit que la science a pu appeler la plante le *grand atelier de préparation, le laboratoire des éléments nutritifs.*—E. LECOUEUX.

Les graines de foin.

La connaissance des graines de foin de prairies naturelles est d'une grande utilité, car, si l'on sème de mauvaises graines, l'herbe est trop claire, les plantes adventices envahissent le sol, le produit est peu abondant et de mauvaise qualité. C'est un ensemencement à recommencer.

Un foin se compose de plusieurs variétés de plantes qui ne mûrissent pas aux mêmes époques. Un foin renferme-t-il des plantes précoces, des plantes tardives et des plantes à maturité intermédiaire, quand la fauchaison a lieu au moment où ces dernières plantes sont en place, les plantes précoces seules se reproduiront: la fauchaison se fait-elle plus tard, les plantes à végétation intermédiaire fourniront des graines, mais les plantes précoces auront déjà perdu une partie des leurs sur le terrain. De là évidemment des foins qui ne ressemblent point aux foins dont on a pris les graines.

On croit ordinairement réussir, pour améliorer nos prairies en prenant des graines dans les fenils où l'on a emmagasiné de bons foins; on réussit quelquefois, souvent aussi on échoue. Il vaut mieux acheter des graines de foins chez les marchands grénitiers recommandables qui ont apporté une attention toute particulière à la culture de ces foins dans des fermes spéciales et à leur disposition, pour la production des graines fourragères qu'ils offrent en vente.

Influence de la préparation des aliments.

C'est surtout pour les fourrages secs et les racines qu'on a organisé des manutentions ayant pour but de hacher et découper, concasser, mondre, cuire, amolir, tromper les matières trop volumineuses, trop dures, trop résistantes à la dent du bétail. Mais pour les fourrages verts, ils passent le plus souvent du champ à l'étable, sans subir aucune préparation spéciale tendant à les rendre de plus facile mastication ou de plus facile digestion. Quelques-uns de ces fourrages, ceux qui ont séjourné dans les silos, ont subi par cela même une fermentation qui, ne dépassant pas la fermentation alcoolique, contribue puissamment à leur bonne conservation et à leur accroissement de facultés nutritives.

Toutefois, lorsque, par suite d'une maturité trop avancée, les fourrages verts sont devenus durs et presque ligneux, presque secs sur pied, c'est une excellente pratique de les hacher. On prévient ainsi de

grands gaspillages: on les rend plus masticables, plus assimilables: ils sont d'un mélange plus facile avec les tourteaux, farineux et autres fourrages.—E. LÉCOUTEUX.

Influence des animaux.

Tous n'ont pas, bien s'en faut, la même puissance d'assimilabilité, de digestibilité.

Il y a des animaux qui se nourrissent mal, qui ne profitent pas, qui ne grandissent ou ne grossissent pas à raison du poids de fourrages consommés. Il y en a qui se vident. Il y en a qui, faute de bonnes dents, ne mâchent pas suffisamment. Bref, un quintal de fourrage ne donne pas, pour tous les animaux d'une même espèce, pour le même animal influencé par des températures différentes en hiver ou en été, soit à l'étable, soit à la pâture, les mêmes quantités, ni les mêmes qualités de viande, de lait, de laine, etc. Et tout ceci prouve surabondamment que si des règles générales peuvent être formulées pour des animaux soumis à une même exploitation, c'est à condition que les hommes de service, auront assez de liberté, assez de discernement, pour faire, entre tous les animaux confiés à leur vigilance, une répartition de fourrages basée sur les convenances de chaque tête de bétail. Il n'y a rien d'immuable chez les individus d'une même espèce, d'une même race. L'appétit est capricieux: il a ses jours. Et puis, il y a, pour certains aliments, des répugnances d'animal qu'il n'est pas donné à l'homme de vaincre, même par la faim. Tel bœuf, par exemple, refuse absolument les choux qu'il dévorait avec avidité ses voisins. Lutter contre ces répugnances, cela réussit quelquefois: presque toujours, mieux vaut capituler contre des refus trop prolongés qui compromettraient la santé des récalcitrants. Loin de nous, en citant les exceptions, l'idée d'infirmer les principes généraux de l'alimentation. Un seul mobile nous dirige à ce propos, c'est de faire la part des individus, c'est de recommander la réforme, la vente des sujets qui ne se soumettent pas à la loi commune, car cette insoumission crée des complications, des pertes qu'il est bon de prévenir.—E. LÉCOUTEUX.

Influence du christianisme sur l'agriculture moderne.

Cruce et aratro.

Par la croix et la charrue.

Devise des missionnaires chrétiens

Reportons-nous encore à l'époque de l'avènement du Sauveur, et embrassons d'un regard ce vieux monde, alors presque tout entier païen, qui aujourd'hui se trouve partagé entre le christianisme et la religion de Mahomet. L'agriculture, jadis prospère, y était en pleine décadence. On voyait les canaux du Nil à moitié remplis; et parfois la disette affligeait l'Égypte, autrefois si féconde. Les irrigations qui, sous les règnes de Ninus et de Sémiramis fertilisaient l'Assyrie, n'existaient plus. La Grèce, éternée par de vains amusements, avait perdu cette simplicité naïve que déspeignent si bien les chants d'Homère, ses campagnes se dépeuplaient chaque jour; l'Asie Mineure et la Sicile, qui fut le berceau de Cérès, se trouvaient dans une situation aussi déplorable.

L'Italie s'était enrichie des dépouilles du monde; mais cette terre des dieux, ce sol que tant de héros avaient fertilisé de leurs sueurs, devenait également stérile et ne pouvait plus subvenir aux besoins de ses habitants. Dans les Gaules que déchiraient des dissensions intestines, l'agriculture était laissée aux mains de malheureux dont le sort différait peu de celui des esclaves. Au delà du Rhin et du Danube la Germanie, sauvage encore, ignorait les bienfaits dus à la charrue.

Tel était l'état agricole du monde lors de la venue de Jésus Christ.

Quelques siècles après, nous voyons le cimetière de Mahomet propager la misère dans les pays les plus riches de l'antiquité: la Grèce, l'Asie Mineure, la Mésopotamie, la Perse, l'Égypte, la Numidie, se changer peu à peu en véritables déserts. La croix, au contraire, améliore l'agriculture là où elle était appauvrie, comme en Italie et en Gaule; elle l'établit là où elle était ignorée: la Germanie, les îles Britanniques, la Russie, la Scandinavie, se défrichent; et toujours le travail de la charrue est précédé par l'érection de ce signe révéral.

En Orient, malgré l'oppression la plus violente, la croix reste debout sur quelques points dans les montagnes du Liban par exemple, et c'est là que le voyageur trouve encore une population exercée à l'agriculture, des principes de vie qui n'existent pas ailleurs.

Ce simple aperçu prouve l'influence du dogme religieux sur l'agriculture des temps modernes. Étudions maintenant les faits principaux qui ont produit cette réhabilitation.

Les travaux agricoles avaient été successivement abandonnés aux esclaves par les peuples divers dont se composait l'empire romain. C'était là une plaie des plus profondes; car si l'esclave connaît l'amertume des sueurs, il est étranger à la consolation que Dieu y attache. La douceur de la propriété lui étant ravie, son travail, quelque bien dirigé qu'il soit, reste languissant; et si la surveillance se ralentit, il devient nul. De plus, l'agriculture se trouvant le partage exclusif d'une classe avilie, le travail de la terre n'en paraît-il pas lui-même comme avili?

L'esclavage, nous le savons tous, ne put résister à ce précepte de l'Évangile: *Aimez vous les uns les autres*; il disparut donc du monde romain en raison directe des progrès du christianisme. L'affranchissement se fit dans les campagnes comme dans les villes, et l'esclave cultivateur devint, sous le titre de colon, le fermier ou le métayer héréditaire de son ancien maître; libre, du reste, quant à sa personne, et possesseur du fruit de son travail. Des lois impériales réglèrent ce nouvel état de choses, dont le résultat immédiat paraît avoir été considérable sur plusieurs points de l'empire, notamment, comme l'a remarqué Jaubert de Passa, dans les provinces d'Afrique, contrée où le christianisme était alors très-florissant.

Ce commencement de régénération agricole fut arrêté par l'envahissement des Barbares. Ceux-ci conservèrent le colonat; mais par suite de leurs mœurs sauvages, ils le rendirent très-dur, enlevant au colon devenu *vilain* la protection que lui accordaient les lois impériales. Le sort des hommes attachés à la terre se trouva presque aussi rigoureux que celui anciens esclaves romains. Aussi voyons-nous dans les campagnes, au moyen âge, d'immenses révoltes, les *coléreaux*, les *routiers*, les *pastoureaux*, la *jacquerie*.

Ces soulèvements étaient condamnés par l'Église, au nom de la charité, qui ne cessait pourtant de recommander aux seigneurs et aux princes la douceur et la mansuétude vis-à-vis des serfs. Grâce à son action puissante, ceux-ci

commencent bientôt à jouir de la liberté. " C'est, dit M. Guizot, au nom des idées religieuses, des espérances de " de l'avenir, de l'égalité religieuse des hommes, que l'affranchissement est toujours prononcé. "

Mais il ne suffit pas pour réhabiliter l'agriculture, de rendre libre l'homme chargé de labourer la terre; il fallait encore lui prouver par l'exemple que le travail manuel, son occupation journalière, est un devoir dont on n'est réellement exempté dans l'ordre providentiel que si d'autres occupations ou des circonstances exceptionnelles ne permettent pas de le remplir. C'est ce que fit avec un courage héroïque le clergé des premiers siècles, comme on peut s'en assurer par la lecture attentive de tous les Pères.

" La plupart des prêtres et des évêques ", dit saint Epiphane, et d'après lui l'abbé Fleury, " joignaient le travail des mains à la prédication de l'Evangile, non qu'ils ignorassent le droit qu'ils avaient de recevoir du peuple leur subsistance, mais pour n'être à charge à personne et pour donner plus abondamment aux pauvres. "

Saint Basile s'excuse près de saint Eusèbe sur son travail et sur celui de ces clercs, de n'avoir pu lui écrire plus longuement.

Grégoire de Tours dit entre autres choses à l'éloge de saint Nict, évêque de Lyon, " qu'il était courageux au travail, s'appliquant avec ardeur à élever des églises, à bâtir des maisons, à semer des champs, à planter des vignes. "

Plusieurs traits racontés par le prélat historien prouvent que cet exemple n'était nullement exceptionnel, et que les anciens évêques de France s'occupaient activement de l'agriculture.

Quant à la vie des anachorètes et des moines elle fut pendant fort longtemps, à peu d'exception près, entièrement partagée entre la prière et le travail manuel agricole.

" Dès les premiers temps de l'Eglise, dit saint Athanase, " les chrétiens les plus fervents fuyaient la contagion des villes, et poussés par l'humilité évangélique, ils se retiraient dans la campagne. " Ainsi commença la vie monastique que régularisèrent, au IIIe siècle, saint Antoine et saint Pacôme.

Le trouble des passions poursuivait incessamment saint Antoine, qui s'était retiré dans les solitudes d'Egypte. Un de ces jours de combat, comme il se plaignait à Dieu du trouble qui l'empêchait de faire son salut, il crut se voir lui-même travaillant d'abord, quittant ensuite la prière pour le travail, puis le travail pour la prière. En même temps il entendit une voix qui lui disait: " Fais ainsi, et tu seras sauvé. "

Voilà la célèbre vision de saint Antoine. Ses journées ne cessèrent plus d'être une suite constante de prière et de travail, et, d'après le jugement unanime des Pères de l'Eglise, il devint le plus parfait modèle de la vie chrétienne.

Il s'occupait à faire des nattes de feuilles de palmier et à cultiver le terrain nécessaire à sa subsistance. Recevait il la visite d'un solitaire, son travail n'en était pas interrompu, et son hôte y prevait part. Un jour, saint Macaire l'étant venu voir, ils se mirent à faire des nattes ensemble: saint Antoine, remarquant l'assiduité de son ami, s'écria: " Combien il y a de vertu dans de telles mains! et en même temps il les lui baisait. Saint Hilarion arrivait pour embrasser Antoine, lorsqu'il eut la douleur d'apprendre sa mort. Voici, lui dit-on, où il travaillait; et voici où il reposait; quand il était las. Lui-même a planté cette vigne et ces arbrisseaux; lui-même cultivait ce potager; lui-

même, à force de sueurs et de travail, a creusé ce réservoir pour arroser son petit jardin. Voilà la bêche qui lui a servi tant d'années à labourer la terre, où il semait du blé pour lui, et des herbes pour ceux qui venaient le visiter.

Au même temps et dans le même pays, saint Pacôme réglait d'une manière plus puissante encore cette vie de labeur et de prière. Il fonda à Tabenne et aux environs, dans la haute-Thébaïde, plusieurs monastères où ses disciples ne vivaient que du travail des mains. Chacun de ces établissements religieux était divisé en plusieurs sections, dont trois ou quatre réunies formaient une tribu. Les moines du même métier étaient de la même section et allaient ensemble au travail: aux uns revenaient le labour des terres, le jardinage; aux autres, la serrurerie, le charronnage, la foulerie, la vannerie, la tannerie, la confection des nattes. Le saint donnait l'exemple du labeur le plus assidu. La plupart des cultures de son monastère étaient dans une île formée par deux bras du Nil; Pacôme y passait des journées entières, labourant les champs, curant les canaux d'arrosage, comme l'attestent différents passages de sa vie. Les austérités prescrites par la règle n'étaient pas de nature à affaiblir ces infatigables ouvriers: il n'y avait de jeûne que le mercredi et le vendredi; les autres jours, les tables étaient servies dès neuf heures du matin. Ceux qui mangeaient le plus supportaient les travaux les plus rudes.

D'Egypte ce genre de vie exemplaire fut porté en Syrie par saint Hilarion, et bientôt il devint celui des Basile, des Jean Chrysostôme, des Jérôme, des Grégoire de Naziance.

" Pourrai-je revoir, " dit ce dernier père de l'Eglise à saint Basile (Epître 9,) " le temps si doux que nous passions à travailler de nos mains, à porter du bois, à tailler des pierres, à planter des arbres, à irriguer notre petit champ? " Dans une autre lettre, il parle du fumier qu'ils portaient ensemble et du chariot pesant avec lequel ils traînaient de la terre, au point qu'ils en avaient longtemps conservé la marque au cou et aux mains.

Le même saint Grégoire se qualifie de vigneron.

Saint Jean Chrysostôme exerça longtemps ces mêmes travaux.

Bientôt la Syrie fut couverte de monastères.

" Après la prière du matin, qui durait jusqu'après le lever du soleil, les religieux s'en allaient, dit saint Chrysostôme, à leur travail, lequel consistait à labourer, à semer, à irriguer ou à porter de l'eau, à faire des paniers, des cillices et autres ouvrages semblables les plus bas et les plus propres à entretenir l'humilité. Exceptionnellement, quand leur faiblesse ne leur permettait pas d'autre travail, ils s'occupaient à copier des livres. "

Ces contrées déchuës de leur antique prospérité agricole, reprirent alors une nouvelle vie.

" De tous côtés autour de nous, dit saint Jérôme, le laboureur la main sur la charrue, fait entendre *alleluia*; le moissonneur fatigué se délasse par des psaumes; et le vigneron en piochant la vigne chante aussi quelques passages de David. "

Ainsi s'accomplissait la parole du prophète: " Ils rempliront d'édifices les lieux déserts depuis plusieurs siècles; la solitude fleurira comme les lis. A eux la gloire du Liban, à eux la beauté du Carmel et du Saron. "

Cette régénération des campagnes par l'exemple de la vie monastique pénètre en Occident Cassien l'introduit en Provence, saint Athanase en Italie, saint Augustin dans l'ancienne Numidie. Bientôt sous une règle célèbre, celle de saint Benoît, nommée par saint Grégoire pape, la règle par

excellence, les moines deviennent dans l'Europe, aux trois quarts sauvage, les apôtres de l'agriculture et de la religion.

Cette règle prescrivait par jour sept heures travail manuel : travail qui, lors de la fondation d'un monastère, consistait presque toujours à défricher une terre inculte. Des hommes pieux voulaient ils adopter ce genre de vie ; ils se retiraient au milieu des bois, des marais, des montagnes, contruisaient eux-mêmes leurs cellules, puis, la hache et la pioche à la main, défrichaient la terre en chantant les louanges de Dieu. Leur nourriture grossière prélevée, ils distribuaient autour d'eux le surplus de leurs produits. Pénétrés d'admiration et d'amour pour de tels hôtes, les peuplades errantes de ces solitudes ne tardaient pas à devenir chrétiennes : souvent même elles se fixaient à côté du monastère, travaillant sur les terres des religieux ou aux environs. Fulde, Ordoif et tant d'autres villes d'Allemagne, doivent leur origine aux pauvres huttes des disciples de saint Benoît.

Le plus puissant moyen d'encourager l'agriculture, consistait à favoriser ces fondations, et à conserver dans les monastères déjà créés la pureté des règles primitives. C'est ce que firent plusieurs de nos rois. Protégé par Clotaire Ier et par Théodebert fils de Thierry, Saint Maur, premier disciple de saint Benoît, fonde une abbaye près de la Loire. Ces mêmes princes favorisent saint Colomban pour la création de Luxeuil, qui fut suivie d'une foule d'autres. Le monastère de Corbie est établi par saint Bathilde que seconde son fils Clotaire III Charles Martel, Pepin, Charlemagne, Louis le Germanique encouragent de tout leur pouvoir les établissements religieux dans les parties désertes de l'empire. Sous la protection des deux premiers de ces princes, saint Boniface devient l'apôtre de l'Allemagne, le fondateur de Fulde et de plusieurs autres monastères. Archevêque de Mayence, il se retirait fréquemment à la célèbre abbaye que nous venons de nommer, et là, tout en expliquant les saintes Ecritures, il donnait aux religieux l'exemple du travail agricole.

Charlemagne va chercher lui-même au mont Cassin la copie textuelle de la règle de saint Benoît : et, afin de la mettre en vigueur parmi tous les religieux de France, il convoque un congrès à Aix-la Chapelle en 802. Alors saint Benoît d'Aniane entreprend de faire revivre cette règle dans tous les monastères de l'empire ; lui-même, quoique supérieur, donne l'exemple du travail le plus assidu. " Il transcrivait les livres, dit son historien, préparait les aliments, portait du bois, tenait la charrue et coupait les blés avec d'autres religieux. "

Nous l'avons dit plus haut, les peuples germains avaient pour le travail des champs un profond mépris. Au VIIe siècle, sous l'action puissante de l'Evangile, nous voyons ces fiers guerriers quitter la lance pour la pioche, remplacer la cotte de mailles par l'habit religieux et défricher la terre avec ardeur. Saint Cloud fils de Clodomir, Adalar, Vala et Bernard, petits-fils de Charles Martel, ainsi que plusieurs autres princes, prouvent au peuple que le travail, et la simplicité agricoles ont plus de prix pour le chrétien que les grandeurs du trône.

Carloman, roi de France et frère aîné de Pepin le Bref se retira au mont Cassin et montra, dit la chronique de ce monastère, autant de soumission aux ordres de ses chefs spirituels qu'il avait déployé de courage à la tête des armées. Un jour qu'il gardait le troupeau, il fut maltraité et dépouillé dans une lutte contre les volcurs. L'abbé, pour l'éprouver, le reprit comme un homme faible et sans con-

duite. Carloman ne s'excusa point et avoua qu'il était un pêcheur capable de bien des fautes. On lui donna d'autres vêtements, et il continua à faire paître le troupeau. Un jour ramenant ses brebis au monastère, il en vit une qui clochait et ne pouvait suivre les autres ; il la prit sur ses épaules, et revint comme on représente le bon Pasteur. L'abbé, admirant l'humilité et la douceur de Carloman, changea son emploi pour le soulager, et lui confia le soin du jardin.

Au mont Cassin une vigne porte encore le nom de Rachis, roi des Lombards, qui la cultivait de ses propres mains.

Sous les successeurs de Charlemagne, les réformes introduites pour conserver aux monastères leur ancien esprit disparaissent ; la société semble se dissoudre. Une affreuse désolation règne dans les campagnes que ravagent sans cesse les guerres intestines des seigneurs et les invasions des Normands. Les produits du sol ne suffisent plus aux laboureurs, qui se soulèvent en bandes immenses. Tel est l'état de la France au Xe siècle et pendant une grande partie du Xe siècle. Enfin saint Robert, saint Bruno, saint Bernard et plusieurs abbés de Cluny font revivre l'esprit primitif de l'état monastique : les cénobites s'établissent comme autrefois dans les lieux déserts, cultivent les terrains en friche et rendent une vie nouvelle aux campagnes désolées.

Saint Bernard, malgré la délicatesse de sa complexion, se livre avec amour aux ouvrages les plus durs ; il coupe du bois dans les forêts, laboure et s'humilie si la force vient à lui manquer. Les médecins ne pouvaient comprendre qu'il pût résister à tant de fatigue, et disaient que c'était un agneau à la charrue. Un jour de moisson, comme il ne savait pas manier la faucille, on l'engage à s'asseoir et à demeurer en repos ; fondant en larmes, il demande à Dieu la grâce de mieux faire, et dès ce moment il s'en acquitte plus habilement qu'aucun autre.

" Le travail, rapporte la chronique, ne lui causait point de distraction ; il disait que c'était surtout dans les champs et dans les bois qu'il avait appris le sens spirituel de l'Ecriture, que ses maîtres avaient été les hêtres et les chênes. "

Que de services rendus à l'agriculture par les successeurs de saint Bernard ! L'Italie leur doit l'exemple de ses merveilleuses irrigations ; l'Espagne, la fertilisation des sables du royaume de Valence ; la France, une multitude d'assainissements, entre autres l'écoulement des eaux stagnantes qui couvraient la Flandre, cette province aujourd'hui si féconde. Souvent ils échangeaient des fonds améliorés contre d'autres incultes mais plus vastes.

Suivant la remarque de l'abbé Fleury, le travail manuel, considéré jadis comme inséparable de la vie des moines, tomba peu à peu en désuétude dans la plupart des communautés. De là un déplorable relâchement qui fut une des principales causes du progrès des hérésies et de l'indifférence religieuse. Cependant, comme Dieu l'avait révélé à saint Pacôme et à saint Antoine, un certain nombre de solitaires ont toujours conservé la pureté primitive de leurs institutions.

Sous Louis XIV le vénérable Rancé se retire à l'abbaye de la Trappe dépendant de Cîteaux, et y rétablit les anciennes règles, avec plus de rigueur peut être pour le jeûne et un peu moins de sévérité quant au travail manuel. Depuis lors ces bernardins réformés, sous le nom de trappistes, vivifient par la plus belle agriculture les lieux où ils vont se fixer. A l'époque de 1830, c'est-à-dire après onze ou

douze ans d'existence, l'établissement de la Meilleraie, situé près de Nort (Loire-Inférieure), comptait deux cents religieux appliqués à l'exploitation d'une terre considérable et de plusieurs usines. Tout récemment quatre cents hectares ont été défrichés en Algérie par ces nouveaux pères du désert.

Si nous retournons en Orient, nous trouvons encore au Liban l'exemple du travail agricole donné par une multitude de solitaires. " Les couvents au nombre de deux cents, dit Michaut, possèdent tous des terres. Les moines se chargent des travaux de la culture; et la même main qui porte l'encensoir manie aussi la truelle, le pic, la faucille, la charrue, la pioche, et fait toutes les récoltes. La sobriété est la règle perpétuelle du couvent, en en même temps que le travail est un devoir auquel ne peut se soustraire aucun moine valide. "

" Ces mêmes moines, dit M. de Lamartine, ont taillé le roc et formé des terrasses sur tous les revers. C'est par de rudes travaux qu'ils ont étendu la culture de la vigne et du mûrier. "

Aujourd'hui encore, les plus courageux exemples du labeur agricole nous viennent donc de ceux qui aux yeux de l'Eglise sont les plus parfaits modèles de la vie chrétienne.

Encore quelques mots sur d'autres bienfaits du christianisme.

Après Charlemagne, toute sécurité étant enlevée aux cultivateurs par les guerres intestines des seigneurs, la terre restait inculte; la famine et d'affreuses maladies emportaient les populations. La désolation fut tellement grande, qu'on se croyait à la fin du monde. Les évêques s'assemblent et défendent, sous de sévères peines canoniques, de commettre aucune hostilité depuis le mercredi soir jusqu'au lundi suivant. On fait jurer aux gens de guerre, aux bourgeois et aux paysans, de l'âge de quatorze ans et au-dessus, l'observation de ces trêves, que l'on appelle *trêves de Dieu*.

Cette demi-sécurité ne suffisait pas encore; l'agriculture en exige une pleine et entière. Elle va résulter d'un autre fait chrétien, les *croisades*. A la voix de l'Eglise, l'Europe longtemps attaquée par l'Asie s'ébranle pour de justes représailles, et précipite sur l'Orient tout ce qu'elle avait d'hommes ardents, avides d'aventures et de périls. Tant que dure la croisade toute hostilité est défendue au nom de Dieu. Des habitudes de paix, de calme et de sécurité s'établissent; l'agriculture renaît, et avec elle tout s'organise et s'affermi. Ces entreprises lointaines une fois terminées, les guerres de château ne sont plus qu'un fait exceptionnel, au lieu de constituer l'état ordinaire de l'Europe.

En résumé, l'affranchissement des classes agricoles, l'exemple du travail, le défrichement des terres incultes, la sécurité rendue aux campagnes; voilà les immenses services dont l'agriculture moderne est redevable au christianisme.

Nous pourrions ajouter une longue énumération de bienfaits locaux; renfermé dans certaines bornes, rappelons seulement ici un des plus saillants. Sous le beau ciel de l'Italie l'arrosage est l'âme de l'agriculture; par suite du fractionnement de ce pays, au moyen âge, en une infinité de petites souverainetés, comment pouvait-on s'accorder pour établir suivant une même pensée et un plan commun, les grands canaux dont un seul devait souvent traverser plusieurs territoires? Ce fut le clergé, très-influent alors, qui obtint cet accord, unique peut-être dans les annales agricoles. De plus il encourageait par des fondations pieuses, ceux qui

contribuaient à la construction d'un canal. Il existe encore aujourd'hui dans beaucoup de paroisses, des services et des prières publiques à la mémoire de ces bienfaiteurs du pays. C'est ainsi que la Lombardie tout entière et partie de la Toscane sont devenues un vaste jardin arrosé, comparable à l'ancienne Egypte.

Le clergé compte plusieurs auteurs agronomiques très-distingués, entre autres au VI^e siècle, saint Isidore de Séville, père de l'Eglise; au temps de saint Louis, Vincent de Beauvais, dominicain et précepteur des fils de ce grand roi; sous Louis XIV, le père Vannière, jésuite, surnommé de son temps le Virgile moderne, tant son poème sur l'agriculture, intitulé *Prædium rusticum*, fit de sensation; l'abbé Rozier, auteur du premier cours d'agriculture en forme de dictionnaire.

Avec quel empressement la pensée d'enseignement classique agricole a-t-elle été saisie par le vénérable évêque de Beauvais, par les principaux membres de son clergé et par les frères des écoles chrétiennes! Ils ont compris que le retour à la foi doit se lier intimement à un retour sincère vers l'agriculture et ses mœurs, qu'un de ces deux progrès ne peut s'accomplir sans l'autre. C'est aussi cette conviction qui nous soutient dans l'œuvre difficile en vue de laquelle ce livre est écrit; œuvre supérieure à nos forces sans doute, mais que Dieu bénira, nous en avons la confiance, parce qu'il s'agit de sa gloire.—Extrait des "*Principes de l'agriculture par L. Gossin.*"

Choses et autres.

L'industrie laitière.—M. J. de L. Taché, secrétaire de la " Société d'industrie laitière " de cette province, a reçu, il y a quelques jours, un rapport de M. Elz. Boivin, de Bagotville, sur les progrès de cette industrie dans le comté de Chicoutimi.

Ce comté renferme 13 paroisses dont 6 possèdent 10 fromageries et une fabrique de beurre. Cinq de ces fromageries n'existent que depuis l'été dernier et n'ont pas encore pris les développements auxquels on s'attend, car il est reconnu qu'un tiers des cultivateurs seulement a fourni du lait aux fabriques. Cependant le beurre et le fromage de ces établissements ont rapporté aux patrons la somme de \$30,800.

Nous félicitons le comté de Chicoutimi sur l'énergie de ses habitants et les idées de progrès qui les animent. Nous avons eu, il y a quelques années, l'avantage de visiter une partie du territoire du Saguenay, et nous avons constaté avec plaisir qu'il y a de beaux pâturages et qu'on peut s'y livrer à l'élevage des bestiaux sur une grande échelle. Nous nous rappellerons avoir vu, il y a de cela bientôt six ans, dans la paroisse du grand brûlé, un troupeau de bœufs de haute stature, destinés à l'anglais.

M. Paul Couture, propriétaire d'une bouannerie centrifuge, est un des principaux zélateurs, et cet ami de l'agriculture vient d'inscrire son nom comme exposant à l'exposition coloniale de Londres.

MM. O. Côté, Firmin Paradis et Thomas Tremblay, propriétaires de fromageries, exposeront également en Angleterre des produits de leur fabrique.

C'est un exemple qui mérite d'être suivi, et lorsqu'on voit une partie éloignée de la province comme l'est le comté de Chicoutimi donner l'exemple, il est permis d'espérer que les fromagers plus rapprochés de nous feront aussi des efforts pour permettre à la province de figurer avec avantage à Londres.

Honneur au mérite.—*Courrier de St Hyacinthe.*

Ouvriers non surveillés, argent perdu.—On emploie ce proverbe espagnol, pour indiquer la nécessité de la présence du maître pour veiller à ses affaires et à ses intérêts. Chacun est à même de constater que cette surveillance a pour double effet de maintenir et de perfectionner ce qui est bien, de réformer et même de prévenir ce qui est mal, et qu'une entreprise mal dirigée ou non surveillée, ne peut nullement aboutir à bien.

Ce proverbe espagnol a sa reproduction dans toutes les langues et sous toutes les formes. Plutarque rapporte qu'on demandait à un écuyer ce qui engraisait le plus un cheval, il répondit que c'était l'œil du maître. Nous disons de même :

L'œil du maître réal engraisse le cheval ; Si le maître ne voit panser son cheval, le licol l'étrangle, et Qui pansé son cheval par procureur est digne d'aller à pied en personne. On dit encore : Absent le chat, les souris dansent.

Le travail personnel et la surveillance des ouvriers employés constitue le fondement de l'économie rurale, et on peut, sans crainte de se tromper, faire la réponse rapportée par Plutarque à quiconque fait faire un travail et veut en tirer profit. Un proverbe très-connu : *Assez fait qui faire faire*, résume parfaitement toute l'efficacité de la surveillance et de la bonne direction du maître.

Les prés.—De bons prés sont un trésor pour une ferme ; de mauvais prés sont la honte du fermier et de la ferme ; des prés médicieux sont une charge pour l'agriculture.—DE SCHWERTS.

Le bétail.—Le bétail est le nerf de la culture ; s'il est une machine à fumier, il est aussi une machine à argent.—J. BUJAULT.

Le progrès.—Quand tout marche autour de nous, ne pas avancer en agriculture, c'est reculer ; marcher lentement, c'est reculer encore.—MATHIEU DE DOMBASLE.

RECETTES

Inscription transparente sur verre.

Découper l'affiche qu'on désire faire figurer derrière un carreau ou une glace sans tain, coller à la colle de pâte sur le verre les lettres découpées et laisser sécher. On passe ensuite la peinture à l'huile sur le carreau ou vitre, sans épargner les lettres découpées, qui forment ainsi une réserve très nette. La peinture étant sèche, il suffit de faire tremper le verre dans l'eau, la colle de pâte se détache et les lettres ainsi conservées forment une inscription transparente sur fond de couleur.

Nettoyage des toiles de couleur.

Les ménagères qui ont des enfants savent combien ils salissent vite leurs vêtements en toile. On a beau les choisir en couleurs foncées, les porteurs turbulents s'arrangent pour y faire des taches choquantes à la première heure qu'ils les portent.

On les lave, la couleur primitive pâlit et c'est laid. A l'égard des toiles en couleur, voici ce que nous conseillons :

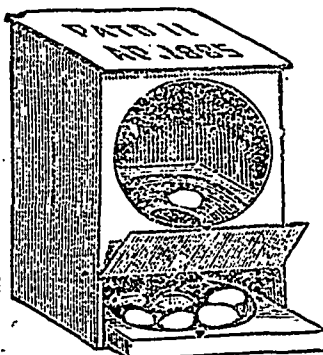
Quand on fait cuire des haricots on garde l'eau de cuisson ; un premier prélèvement sert à faire une soupe économique et rafraîchissante ; le reste s'emploie à laver les toiles de couleur sans enlever la teinture.

Cette eau constitue donc un remède pour l'usage externe et pour l'usage interne.

TAUREAUX PUR DURHAM A VENDRE.

A vendre à Ste Anne de la Pocatière, deux taureaux pur Durham : l'un de deux ans et l'autre de trois ans.

E. DIONNE.



VOS POULES

mangent-elles leurs Œufs ? — Demandez immédiatement le *Nid de Poule* perfectionné de Jos. Kreamer. Il se paie par lui-même. Il devrait être dans tous les poulaillers. Une fois qu'on s'en est servi, on ne peut plus s'en passer.

Demandez des circulaires et la liste des prix à
JOS. KREAMER, MILE-END, P. Q.

A VENDRE

A LA FERME-MODELE DU COLLEGE DE STE-ANNE.

Blé de semence, 1ère qualité, de la Mer Noire.
 " " " gros blé de la Russie.
 " " " petit blé de la Russie.

AUSSÍ :

Veaux Ayrshire pur-sang, avec pedigree ou sans pedigree.
 Conditions très faciles.

JOSEPH ROY, Chef de Pratique.

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1885---Arrangement pour la saison d'hiver---1886

Le et après lundi, 10 novembre 1885, les trains de ce chemin partiront de la Station de Ste Anne (le dimanche excepté) comme suit :

Pour Lévis.....	9.50 A. M.
Pour Lévis.....	4.10 P. M.
Pour St Jean et Halifax..	10.38 A. M.
Pour la Rivière-du-Loup..	3.26 P. M.
Pour Lévis.....	4.10 P. M.
Pour la Rivière-du-Loup..	9.50 P. M.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

D. POTTINGER, Surintendant en chef

Bureau du chemin de fer,
 Moncton, N. Bk., 11 novembre 1885.

STATUE DE NOTRE-DAME DE PITIÉ

A VENDRE

Au Bureau de la "Gazette des Campagnes."

Le soussigné offre en vente une magnifique statue de Notre-Dame de Pitié, en carton-pierre, quatre pieds de hauteur et quatre pieds et demi de longueur. Le coloris de cette statue a été fait avec le plus grand soin par un habile statuairo de Montréal. S'adresser à

FIRMIN H. PROULX,

A Ste-Anne de la Pocatière.

ECREMEUSE DE LAVAL!

INSTRUMENTS de Paterson & Frère : Charrues d'acier, Charrues à siège, Charrues à un cheval, Charrues à 2 et à 3 oreilles, Herse et Cultivateurs à dents à ressort, Faucheuses à un cheval et à 2 chevaux, Moissonneuses, Lieuses, Râteaux, Hache-paille, Moulins à mouture Raymond, etc.

INSTRUMENTS de la Compagnie Manufacturière Massey : Faucheuses Toronto, Râteaux, etc.

INSTRUMENTS PLANET, Jr.

Semoirs à graines de jardin, petits Cultivateurs à bras, Cultivateurs, Houes à cheval, etc. Les meilleurs instruments de ce genre. Petits semoirs à graines de Randolph.

Grand nombre d'instruments agricoles d'un usage journalier.

Charrues à double versoir avec arrache-patates.

Machines à moudre, de Vessot.

Ustensiles de buanderie et engins à vapeur, sur commande, etc. Assortiment de pièces de réparations. Dents de Faucheuses. Tondeuses.

Moulins à scie portatifs, de toutes sortes. Matériel de fromagerie, etc., etc.

A vendre chez

LEFRANCOIS & THIBOUTOT.

110, rue St Paul, Québec

28 mai 1885.

A VENDRE

BETAIL AYRSHIRE,

COCHONS BERKSHIRES,

VOLAILLES PLYMOUTH ROCK

S'adresser à

M. LOUIS BEAUBIEN,
16, Rue St Jacques, MONTREAL

L. A. LANGLAIS, AVOCAT, de Fra-
serville, P. Q., suit
les Cours de Rimouski, de Kamouraska et de Montmagny. Il
s'occupe de prêts d'argent hypothécaires et autres.

A VENDREBétail Ayrshire : veaux mâles et génisses, pure race, avec
pedigree.

Aussi : Moutons Cotswold, de choix. S'adresser à

J. B. BEAUDRY,
ST MARC, Comté Verchères, P. Q.**AUX CULTIVATEURS !**

Qui désirent se procurer les instruments les mieux adaptés
pour la culture de ce district, ils trouveront
les articles suivants :

Arrache pierres et Souches, Aiguiseur de Faulx, Arrache
patates les plus modernes, Arrosoirs ou distributeurs d'en-
grais liquide.Bouverseurs à deux chevaux, Brouettes, Barattes de toutes
grandeurs.Charrues de fonte durcie et trempée, Charrues d'acier meil-
leurs modèles, Charrue sous-soi, Charrues tournantes en verso-
ir mobile pour côteaux, Charrues à double verso-ir pour binage,
Charrues Sulky, Charrues à trois sillons, Cremerois, Cribles ordi-
naires et Tribles séparateurs, Coupe légumes, Cultivateurs
assortis avec sarclours et ranceuseurs.Faneuses pour un et deux chevaux améliorées Faneuses,
pour étendre le foin.

Fourneaux agricoles de 30 à 75 gallons.

Godendard et Machine à scier les bûches.

Herses rotatoires; Herses carrées pour un et deux chevaux,
Herses améliorées à charnière, Houe et Cultivateur à roues;
Houe à la main, Fache-paille (assortis) s'aiguissant lui-même.Leviers pour graisser les roues de voitures, Laveuses méca-
niques (assorties).Moissonneuses les plus améliorées, Machines à battre, sys-
tème Gray, pour un et deux chevaux, Machines pour semer les
patates, couper les germes, combinées, Manipulateur méca-
nique pour le beurre.

Presse à foin.

Rateaux à cheval améliorés, Rouleaux de jardins, Rouleaux
de champs pour un ou deux chevaux, avec appareil pour sem-
mer la graine de mil.Semoirs à graines de jardin, Semoirs à la volée, Semoirs
combinés pour grain et graine de mil, Scies rondes s'adaptant
à un pouvoir quelconque.Teneur de sac pour empêcher, Tombereaux écossais, Tom-
bereaux pour étendre le fumier, etc, etc.AUSI : pièces pour réparations de toutes espèces d'instru-
ments agricoles.

CHEZ

CHARLES T. COTÉ.

Gérant de la Cie Manufacturière de Québec.

MAGASIN - - - 191, RUE ST PAUL. } QUEBEC
FABRIQUE : 4 et 6, RUE DES BAINS. }

GRAINES D'ÉRABLE ROUGE,
recommandée par les premiers sylviculteurs canadiens, à
vendre par le sousigné; prix, 25 cts l'once.—NEGONDO,
érable à Giguère; prix, 10 cts l'once. Déduction libérale à la
livre.

S'adresser à M. C. SYLVESTRE,
Maître de Poste, St-Barthélemi, Comté de Berthier, P. Q.**AVIS.**Le soussigné donne présentement avis qu'il demandera la
nullité de tous marchés ou transactions contractés sans son au-
torisation par toute personne dont il est responsable.

CLAUDE LIZOTTE, Menuisier.

Ste Anne de la Pocatière, 10 mars 1886.

BLÉ DE SEMENCE D'ONTARIO.Trois bonnes variétés à vendre, venant directement des pro-
ducteurs J'ai choisi moi-même les variétés les plus productives
et les plus promptes à mûrir, savoir :Le "Fife blanc".—Cette espèce ressemble au Fife d'Ecosse
par la forme et la grosseur de l'épi, mais le grain est plus
blanc et produit une farine plus blanche.Le "Russie blanc".—Blé à épi pesant, produisant de très-
fortes récoltes. Le grain est couleur d'ambre et fait de très
bonne farine. Cette variété est grandement recommandée.Le "Club" ou "Goutte d'or".—est le blé le plus hâtif. Le
grain est court et gros; l'épi ressemble à celui du blé de Rus-
sie, mais il est plus court et plus compact.Prix \$1 75 cts le minot ou \$3.50 cts le sac de 120 livres, li-
vrable au dépôt de St Roch, et payable argent comptant en
même temps que les commandes.Des échantillons seront envoyés par la malle, sur demande
accompagnée de 3 cts en timbres-poste, S'adresser àAUGUSTE DUPUIS, Village des Anlbaies,
Comté de l'Islet, P. Q.**VEAUX CANADIENS-JERSEYS, A VENDRE.**Les mères de ces veaux proviennent d'un superbe taureau
Jersey pur sang, frère de MARY ANN OF ST LAMBERTS,
laquelle a produit 867 LIVRES DE BEURRE DANS ONZE MOIS.
Le père de ces veaux est également un Jersey pur de grand
prix.—Il a coûté \$500 A TROIS MOIS et il a été importé par

M. ROMES STEPHENS, DE ST LAMBERT,

l'éleveur de MARY ANN. Ce taureau est également magnifique

On peut voir ces veaux, ainsi que leur père et mère, sur la
ferme du soussigné à Trois-Rivières, en s'adressant à M. Tho-
mas Fortin, Chemin des Forges.

Pour tous autres détails, s'adresser à

ED. A. BARNARD,

Directeur de l'Agriculture, Québec.

**La Compagnie d'Assurance Mutuelle de
Montmagny**

11e ANNÉE D'EXISTENCE

BUREAU PRINCIPAL A MONTMAGNY.Cette compagnie assure contre le feu toutes sortes de pro-
priétés, maisons, dépendances des cultivateurs, etc., aux prix
les plus modérés.JEAN BOUCHER, St Charles de Bellechasse,
PrésidentGEO. DEMERS, St Henri de Lévis,
Vice-Président ;JAMES OLIVA, Gérant }
H. HEBERT, Inspecteur } Montmagny.Agents généraux : H. HEBERT, Montmagny ; G. E. Mi-
CHAUD, l'Islet.

1er octobre 1885.